ROMANCE HISTORIQUE

CYNSTER 6

Il peut tout lui apprendre…
sauf le plus important.

STEPHANIE LAURENS

L'AMOUR, TOUJOURS L'amour

LE NOUVEAU TOME DE LA SÉRIE BEST-SELLER CYNSTER

DIVA ROMANCE

L'AMOUR, TOUJOURS *L'amour*

« Dès les premières pages, je me suis laissé de nouveau emporter dans l'univers des Cynster. Action, suspense, rebondissements et émotion sont au rendez-vous. »

Christelle, du blog *Stella's books*

Pour échapper à la terrible malédiction qui pèse sur les Cynster, Alasdair, mieux connu sous le nom de Lucifer, a quitté Londres et s'est enfui à la campagne. Non pas que la perspective de longs mois d'ennui l'attire particulièrement, mais là, au moins, au fin fond du Devonshire, est-il sûr de ne croiser personne à son goût. Du moins, est-ce ce qu'il croyait jusqu'à sa rencontre avec la délicieuse Phyllida. Aussi belle que déterminée, la jeune femme exerce immédiatement sur ses sens un attrait puissant.

Aussi Lucifer lui propose-t-il le seul marché qu'il puisse lui offrir : tout lui apprendre du désir... et rien de l'amour.

Stephanie Laurens, *née à Ceylan, est scientifique de formation. Après avoir vu son premier manuscrit accepté, elle abandonne sa carrière pour se consacrer à l'écriture. Plus de trente de ses romans ont été best-sellers du* New York Times. *Sa série* Cynster *est devenue un classique du genre, dont les cinq premiers tomes sont sortis chez Diva Romance.*

Traduit de l'anglais par Lynda Leith.

INÉDIT

ISBN : 978-2-36812-326-3
Prix TTC France : 8,99 €

9 782368 123263

DIVA ROMANCE

Photographie : © Lee Avison / Trevillion Images
Conception graphique : Stéphanie Aguado

L'AMOUR,
TOUJOURS L'AMOUR

Titre original : *All About Love*
Copyright © 2001 Savdek Management Propritetory Ltd.
Copyright © 2015 Éditions AdA Inc. pour la traduction française
Cette publication est publiée en accord avec HarperCollins Publishers, New York, NY

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Traduit de l'anglais par Lynda Leith

Pour la présente édition :
© Diva Romance, une marque des éditions Leduc.s, 2018
29 boulevard Raspail
75007 Paris – France
www.editionsdivaromance.fr

ISBN : 978-2-36812-326-3
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur
Facebook (EditionsDivaRomance),
sur Twitter (@EditionsDiva)
et sur Instagram (@EditionsDivaRomance) !

Stephanie Laurens

L'AMOUR, TOUJOURS L'AMOUR

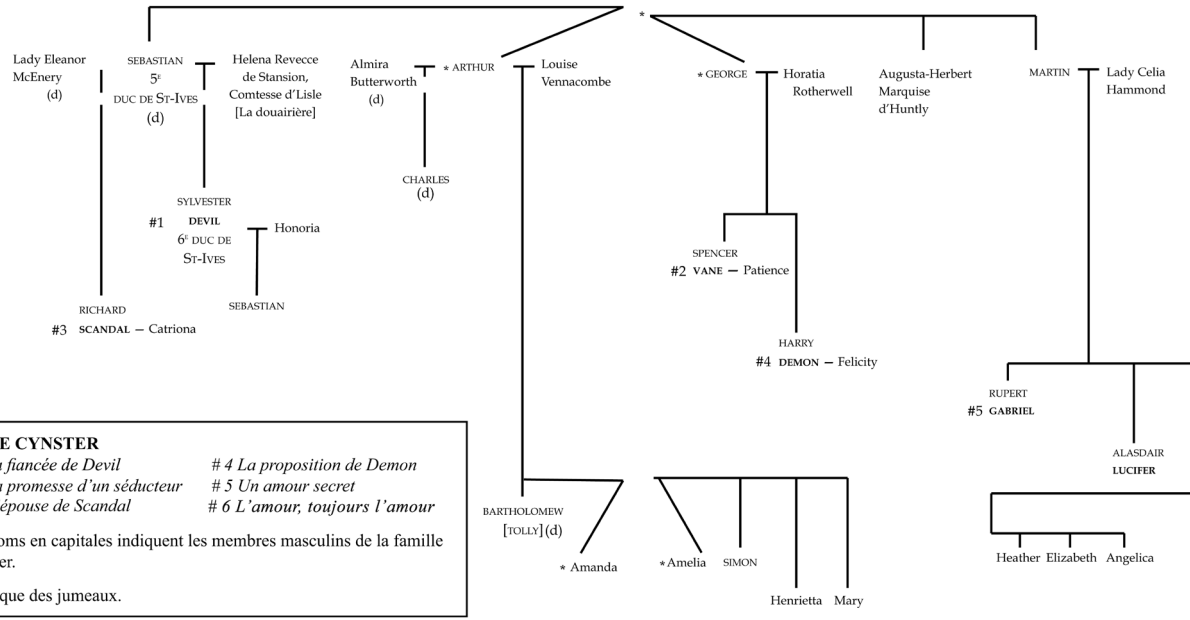
Cynster
Tome 6

Traduit de l'anglais
par Lynda Leith

Roman

DIVA ROMANCE

L'arbre généalogique de la famille Cynster



SÉRIE CYNSTER

 # 1 La fiancée de Devil
 # 2 La promesse d'un séducteur
 # 3 L'épouse de Scandal
 # 4 La proposition de Demon
 # 5 Un amour secret
 # 6 L'amour, toujours l'amour

Les noms en capitales indiquent les membres masculins de la famille Cynster.

* Indique des jumeaux.

CHAPITRE 1

Juin 1820
Devon

L'*abstinence.*

Cela ne donnait même pas *l'impression* d'être confortable.

Alasdair Reginald Cynster, largement connu, pour de bonnes raisons, sous le surnom de Lucifer, repoussa le mot de son esprit avec un grognement dégoûté et concentra son attention à faire bifurquer ses pur-sang noirs sur un chemin étroit.

Il menait au sud, vers la côte ; Colyton, sa destination, se trouvait sur ce chemin.

Autour de lui, le début de l'été étreignait la campagne dans des bras bienveillants. La brise faisait onduler le maïs ; des hirondelles survolaient les courants d'eau en hauteur dans le ciel ; depuis le siège du cocher de son cabriolet, Lucifer pouvait tout juste embrasser le paysage du regard. Non qu'il y ait quoi que ce soit à voir dans ce coin rural isolé.

Ce qui le laissait seul avec ses pensées. Retenant les chevaux à un rythme lent mais régulier sur le chemin sinueux, il réfléchit à la proposition malvenue d'avoir à survivre sans le genre de compagnie féminine auquel il était habitué. Ce n'était pas une perspective agréable, mais il aimait mieux supporter cette torture que risquer de succomber à la malédiction des Cynster.

Ce n'était pas une malédiction à prendre à la légère : elle avait déjà revendiqué cinq de ses parents mâles les plus intimes, tous les autres membres du célèbre groupe qui avait, pendant de si nombreuses années, régné sur la haute société. Le clan Cynster avait fauché dans les rangs des dames de Londres, les laissant langoureuses et épuisées dans leur sillage. Ils s'étaient montrés audacieux, diaboliques, invincibles – jusqu'à ce que, un à un, la malédiction les rattrape. Aujourd'hui, il était le seul homme libre – sans menottes, célibataire et impénitent. Il n'avait rien contre le mariage en soi, mais le fait malencontreux – le nœud de la malédiction – était que les Cynster ne faisaient pas que se marier. Ils épousaient des femmes qu'ils aimaient.

Cette seule idée le faisait frissonner. Sa vulnérabilité implicite était quelque chose qu'il n'accepterait jamais volontiers.

Hier, son frère, Gabriel, avait fait précisément cela. C'était l'une des deux principales raisons de sa venue ici pour se terrer au fin fond du Devon.

Lui et Gabriel avaient été proches toute leur vie ; onze mois seulement les séparaient. À part Gabriel, la seule personne qu'il connaissait mieux que quiconque au monde était leur compagne de jeu d'enfance, Alathea Morwellan.

Aujourd'hui, Alathea Cynster. Gabriel l'avait épousée hier ; ce faisant, il avait ouvert les yeux de Lucifer sur la puissance de la malédiction, à quel point elle pouvait être irrésistible. L'amour s'était épanoui dans le sol le moins probable.

La malédiction avait frappé vigoureusement, impitoyablement, violemment et elle avait vaincu contre toute attente.

Il souhaitait sincèrement la joie à Gabriel et Alathea, mais il n'avait aucune intention de suivre leur exemple.

Pas maintenant. Très possiblement jamais.

Quel besoin avait-il du mariage ? Que gagnerait-il qu'il n'ait pas déjà ? Les femmes – les dames – tout cela était très bien. Il se plaisait à badiner amoureusement avec elles, il aimait les subtilités de la conquête des plus résistantes, les encourageant à venir dans son lit. Il aimait leur enseigner tout ce qu'il savait du plaisir partagé. Cela, par contre, délimitait son intérêt. Il avait d'autres domaines de prédilection et il aimait sa liberté, il aimait ne pas rendre de compte. Il préférait sa vie comme elle était et il ne désirait aucunement en changer.

Il était déterminé à éviter la malédiction – il pouvait très bien s'en sortir sans amour.

Donc, il s'était retiré en douce du déjeuner de noces de Gabriel et Alathea et il avait quitté Londres. Avec Gabriel marié, il avait succédé au titre de cible matrimoniale principale des dames de la haute société ; par conséquent, il avait refusé toutes les invitations aux fêtes d'été à la campagne. Il avait roulé jusqu'au manoir Quiverstone, le domaine de ses parents dans le Somerset. Laissant sur place son

palefrenier Dosdwell, un habitant du cru, afin qu'il rende visite à sa sœur, il avait quitté Quiverstone tôt ce matin et se dirigeait vers le sud à travers la campagne.

À sa gauche, trois cottages apparurent sous ses yeux, groupés autour d'une jonction avec un chemin encore plus étroit déambulant à côté d'une crête. Ralentissant, il dépassa les cottages et il contourna la crête – le village de Colyton s'ouvrit devant lui. Tirant sur les rênes, il balaya la scène du regard.

Et il grimaça en son for intérieur. Il avait eu raison. D'après les apparences de Colyton, ses chances étaient nulles de trouver une dame du coin avec qui badiner amoureusement – une femme mariée qui satisfaisait ses normes exigeantes et avec qui il pourrait soulager cette envie dont tous les Cynster étaient la proie.

L'abstinence serait de rigueur.

Le village, ordonné et bien tenu sous le soleil vif, était comme la vision d'un artiste de l'idéal rustique, imprégné de paix et d'harmonie. Devant et à droite, la place montait en une pente légère ; une église s'élevait au sommet, une solide structure normande flanquée d'un cimetière bien entretenu. Au-delà du cimetière, un autre chemin courait vers le bas, rejoignant vraisemblablement le chemin principal plus loin. Le chemin principal lui-même tournait sur la gauche, bordé par une rangée de cottages tournés face à la place ; l'enseigne d'une auberge apparut au-dessus du chemin juste avant de se balancer au vent. Plus près de lui se trouvait une mare à canards sur la place ; les chevaux noirs piaffèrent et secouèrent la tête au son des coin-coin. Calmant ses bêtes, Lucifer

regarda à gauche, vers la première maison du village s'élevant au fond de son jardin. Un nom était gravé sur le portique. Il plissa les paupières. *Le Manoir Colyton.* Sa destination.

Le manoir était une belle résidence de grès pâle, deux étages et des combles dans le style géorgien avec des rangées de longues fenêtres en fronton flanqué d'un portique et de la porte d'entrée. La demeure faisait face au chemin, derrière un mur de pierre à hauteur de la taille et un vaste jardin rempli de plantes fleuries et de roses. Une fontaine circulaire s'élevait au centre du jardin, interrompant le sentier joignant la porte d'entrée et la grille ouvrant sur le chemin. Au-delà du jardin, un bosquet d'arbres dissimulait le manoir au village par derrière.

Une allée en gravier longeait le côté le plus proche de la résidence, menant finalement à une écurie en arrière-plan devant d'autres arbres encore. L'allée était séparée d'un massif par une vaste étendue de pelouse ponctuée ici et là de vieux arbres donnant de l'ombre. Un peu en broussaille, le massif s'étendait presque jusqu'à l'endroit où le cabriolet était arrêté ; une étendue d'eau au-delà suggérait un lac ornemental.

Le manoir Colyton ressemblait à ce qu'il était, la résidence d'un gentleman prospère. C'était la demeure de Horatio Welham – la raison pour laquelle Lucifer avait choisi Colyton comme refuge temporaire.

La lettre de Horatio l'avait rejoint trois jours plus tôt. Un vieil ami et son guide dans toutes les affaires liées à la collection, Horatio l'avait invité à

lui rendre visite à Colyton dès que cela lui conviendrait. Avec les *grandes dames* jetant leur dévolu sur lui, sa réponse avait été immédiate – il avait saisi ce prétexte pour disparaître du tourbillon mondain.

À une époque, il avait hanté la résidence de Horatio dans le Lake District. Cependant, même si lui et Horatio étaient restés proches, depuis le déménagement de Horatio dans le Devon trois ans plus tôt, ils ne s'étaient plus rencontrés que dans les réunions de collectionneurs partout au pays et à Londres ; ceci était sa première visite à Colyton.

Les chevaux noirs secouèrent leurs têtes ; leurs harnais cliquetèrent. Se redressant, reprenant les rênes en main, Lucifer avait conscience d'une impatience grandissante – de revoir Horatio, de lui serrer la main, de passer du temps en sa compagnie érudite. La raison de la demande de Horatio de venir le voir teintait cette anticipation – la demande de son opinion sur un objet qui, selon les mots de Horatio, pourrait aller jusqu'à le tenter d'étendre sa collection au-delà de ses catégories préférées qu'étaient l'argent et les bijoux. Il avait passé le trajet depuis le Somerset à échafauder des hypothèses sur la nature de cet objet, mais il n'avait atteint aucune conclusion.

Il le saurait bien assez vite. Faisant claquer ses rênes, il remit les chevaux en marche. Virant avec élégance entre les deux grands piliers de la grille, il arrêta son cabriolet près du côté de la maison avec l'habituel bruit de crissement et de piaffements des sabots.

Personne ne sortit en courant.

Il écouta – et il n'entendit rien à part le son des oiseaux et des insectes. Puis, il se souvint que l'on

était dimanche ; Horatio et sa maisonnée seraient à l'église. Jetant un bref coup d'œil sur la place, il vérifia que la porte de l'église était entrouverte. Il regarda la porte d'entrée du manoir – elle aussi était partiellement ouverte. Quelqu'un, semblait-il, se trouvait à la maison.

Attachant ses rênes, il sauta en bas de son véhicule et il marcha à grandes enjambées sur le sentier de gravier menant au portique. Brillant sous les fleurs d'été, le jardin attira et retint son regard.

Le spectacle ravivait un souvenir depuis longtemps enfoui. Marquant une pause devant le portique, il s'efforça de le ranimer.

C'était le jardin de Martha.

Martha était la défunte femme de Horatio ; elle était le pivot autour duquel la maisonnée de Lake District avait évolué. Martha adorait jardiner, faisant beaucoup d'efforts à travers les saisons pour créer des ensembles magnifiques – exactement comme celui-ci. Lucifer examina les plantations. La disposition était similaire à celle du jardin de Lake District. Cependant, Martha était morte depuis trois ans. À part sa mère et ses tantes, Lucifer ne s'était jamais senti plus proche de Martha que de toute autre femme plus âgée – elle avait occupé une place spéciale dans sa vie. Il avait souvent écouté ses sermons, alors qu'il avait été sourd à ceux de sa mère. Martha n'était pas une parente – il lui avait toujours été plus facile d'entendre la vérité de sa bouche. C'était la mort de Martha qui avait diminué son enthousiasme à visiter la maison de Horatio. Trop de souvenirs, un sentiment de perte partagé trop aigu.

Voir le jardin de Martha lui sembla bizarre, comme une main sur sa manche quand il n'y en avait pas. Il fronça les sourcils – il pouvait presque entendre Martha murmurer de sa voix douce et gentille.

Tournant brusquement, il entra dans le portique. La porte d'entrée était à moitié ouverte ; il la poussa plus loin. Le vestibule était vide.

— Bonjour ! Il y a quelqu'un ?

Pas de réponse. Tout ce qu'il pouvait entendre était le bourdonnement estival à l'extérieur. Il passa le seuil et il s'arrêta. La maison était fraîche, calme, immobile… en attente.

Fronçant plus fermement les sourcils, il s'avança, les talons de ses bottes claquant sur les carreaux noirs et blancs. Il se dirigea vers la première porte à sa droite. Elle était grande ouverte.

Il sentit l'odeur du sang avant d'atteindre la porte. Après Waterloo, c'était une odeur qui ne le trompait plus. Les poils se redressèrent sur sa nuque ; il ralentit. Dans son dos, le soleil brillait, vif et chaud – le calme froid dans la maison s'intensifia. Il le poussait à continuer.

Il stoppa dans le cadre de porte, son regard attiré vers le corps affalé à quelques mètres dans la pièce.

Sa peau se glaça. Après une brève pause, il obligea son regard à voyager jusqu'au vieux visage ridé, à la chevelure blanche hirsute recouverte d'un bonnet pomponné. Dans une longue chemise de nuit blanche avec un châle tricoté enroulé autour de ses lourdes épaules, tordu sur le dos avec un bras rejeté vers l'extérieur, des pieds nus pointant vers la porte extérieure, l'homme mort donnait

l'impression d'être endormi, ici dans son salon, entouré de ses volumes anciens.

Cependant, il ne dormait pas – il ne s'était même pas effondré. Du sang coulait encore d'une petite coupure sur son flanc gauche, directement sous son cœur.

Lucifer inspira lentement.

— *Horatio !*

À genoux, il chercha un pouls au poignet et sur la gorge et il n'en trouva pas. La main sur le torse de Horatio, il sentit une chaleur persistante ; une légère couleur ornait encore les joues de l'homme. Son esprit encaissant le coup, Lucifer s'assit sur ses talons.

Horatio avait été assassiné – quelques minutes plus tôt.

Il se sentait engourdi, détaché ; une partie de son cerveau continuait à cataloguer les faits, comme l'officier de cavalerie qu'il avait été autrefois.

L'unique coup mortel avait été assené avec un mouvement vers le haut dans le cœur – comme une blessure à la baïonnette. Pas beaucoup de sang, juste un peu… bizarrement peu. Fronçant les sourcils, il vérifia.

Il y avait plus de sang sous le corps. Horatio avait été retourné sur le dos plus tard – il était initialement tombé face contre terre. Remarquant un éclat doré sous le châle, Lucifer fouilla avec des doigts tremblants – et il sortit un long et mince coupe-papier.

Ses doigts se courbèrent autour de la poignée décorée. Il survola du regard l'espace autour, mais il ne vit aucune trace de lutte. Le tapis n'était pas

chiffonné ; la table entre le corps et le tapis semblait correctement alignée à sa place habituelle.

L'engourdissement disparaissait. Les émotions se bousculèrent ; les sens de Lucifer tressaillirent, puis s'animèrent.

Il jura dans sa barbe ; il avait l'impression d'avoir reçu un coup de pied dans le ventre. Après la paix dehors, trouver Horatio comme ceci lui semblait obscène – un cauchemar dont il ne se réveillerait pas, il le savait. Une perte écrasante le submergea ; son anticipation précédente traînait comme des cendres amères sur sa langue. Pressant fermement les lèvres ensemble, il respira profondément…

Il n'était pas seul.

Dès l'instant où il en eut le sentiment, il entendit le son. Ensuite, un bruit sourd et celui de pas précipités arrivèrent dans son dos.

Il bondit sur ses pieds, serrant le coupe-papier…

Un poids lourd s'écrasa sur son crâne.

C'était horriblement douloureux.

Il gisait affalé sur le plancher. Il avait dû tomber comme une masse, mais il ne se souvenait pas de l'impact. Il ignorait totalement s'il avait perdu connaissance et s'il venait tout juste de reprendre ses esprits ou bien s'il venait à l'instant de tomber au sol. Employant tout ce qu'il lui restait de volonté, il entrouvrit les paupières. Le visage de Horatio traversa son champ de vision et le quitta. Fermant les yeux, il réprima un gémissement. Avec de la chance, le meurtrier allait penser qu'il n'avait plus conscience de rien. C'était presque vrai. La marée noire de l'inconscience déferlait et se retirait, essayant de le faire plonger. Avec détermination, il résista à son attrait. Le coupe-

papier était toujours fermement serré dans son poing, mais son bras droit était coincé sous son corps. Il ne pouvait pas bouger. Son corps était comme un poids d'acier dans lequel il était piégé ; il ne pouvait pas se défendre. Il aurait dû d'abord fouiller la pièce, mais la vue de Horatio, allongé là et saignant toujours… oh ! non !!

Il attendit, étrangement indifférent, se demandant si le meurtrier s'arrêterait pour en finir avec lui ou s'il allait simplement s'enfuir. Il n'avait pas encore entendu quelqu'un partir, mais il n'était pas certain de pouvoir entendre en premier lieu.

Depuis combien de temps était-il allongé là ?

Derrière la porte, Phyllida Tallent fixait, estomaquée, le gentleman à présent allongé sans vie à côté du corps de Horatio Welham. Un petit cri de consternation lui échappa – le son ridicule la poussa à agir.

Inspirant lentement, elle s'avança d'un pas, se pencha et enroula les deux mains autour de la lance de la hallebarde reposant maintenant sur l'homme tombé.

Rassemblant ses forces, elle compta jusqu'à trois, puis elle tira. La lourde tête de la hallebarde s'éleva. Phyllida vacilla, ses bottes traînant sur le plancher pendant qu'elle s'efforçait d'éloigner l'arme encombrante dans un mouvement de balancier.

Elle n'avait pas voulu qu'elle tombe sur lui.

Étant entrée un instant plus tôt et après avoir découvert le corps de Horatio, elle n'avait pas du tout les idées claires lorsque les pas de l'étranger avaient résonné sur le gravier dehors. Elle avait paniqué, croyant qu'il s'agissait du meurtrier revenant

pour enlever le corps. Comme tout le village était à l'église, elle n'avait pas pu imaginer que ce pût être quelqu'un d'autre.

Il avait crié « Bonjour », mais le meurtrier aurait pu agir ainsi aussi pour voir si une personne était tombée sur la scène du crime. Elle avait frénétiquement cherché une cachette, mais le long salon était bordé de bibliothèques – le seul trou qui aurait pu la dissimuler à la porte était trop loin pour qu'elle le rejoigne à temps.

Désespérée, elle s'était cachée dans le seul endroit disponible – dans les ombres derrière la porte ouverte, entre le cadre et la dernière bibliothèque, se serrant dans l'espace entre elle et la hallebarde.

La cachette lui avait bien servi. Toutefois, après avoir compris, d'après ses gestes et ses jurons marmonnés, que cet homme n'était pas un meurtrier ; après avoir débattu de la sagesse de se montrer – elle, la fille du juge local, assez âgée pour être mieux avisée que de se glisser furtivement dans les maisons des autres, habillée d'une culotte pour chercher les affaires personnelles égarées d'autres personnes encore –, après avoir mis tout cela de côté et compris qu'il s'agissait d'un meurtre, elle s'était avancée pour annoncer sa présence et elle avait donné un petit coup sur la hallebarde.

Sa chute avait été inexorable.

Elle l'avait attrapée et lutté en vain pour l'arrêter ou la faire dévier ; en fin de compte, tout ce qu'elle avait pu faire avait été de la tourner assez pour que la lourde lame ne frappe pas la tête de l'homme. Si cela avait été le cas, il serait mort. En l'occurrence le

côté en métal de la hache avait touché sa cible avec un bruit écœurant.

La hallebarde étant enfin tournée sur le côté, elle l'abaissa sur le plancher. Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'elle constata qu'elle répétait une litanie haletante : *Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu !*

S'essuyant les paumes sur sa culotte, elle regarda, nauséeuse, son innocente victime. Le son de la hallebarde entrant en contact avec son crâne résonnait dans ses oreilles. Cela n'avait pas aidé qu'il ait choisi ce moment précis pour bondir sur ses pieds. Il s'était levé, propulsé comme un ressort, seulement pour heurter la hallebarde qui plongeait sur lui.

Lui aussi avait frappé le plancher avec un bruit écœurant. Il n'avait plus bougé depuis.

S'armant de courage, elle enjamba la perche.

— Oh, mon Dieu – *je vous en prie*, faites que je ne l'aie pas tué !

Horatio avait été assassiné, et maintenant, elle avait tué un étranger. Où s'en allait son monde ?

La panique lui rongeant les nerfs, elle se laissa choir sur ses genoux ; le gentleman était allongé vers l'avant, en face de Horatio…

Lucifer sentit une présence s'approcher. Il ne pouvait pas entendre, il ne pouvait pas voir, mais il le sut lorsque la personne s'agenouilla derrière son dos. Le meurtrier. Il devait le supposer. Si seulement il pouvait rassembler suffisamment de force, même pour soulever ses paupières. Il s'y essaya, mais rien ne se produisit. L'inconscience prenait de l'ampleur, le gagnant de toute part – il refusait de s'abandonner et de perdre connaissance. Il y avait un rugissement dans sa tête. Même il sut lorsque

le meurtrier tendit la main. Le rugissement dans sa tête augmenta…

Des doigts – de *petits* doigts – lui touchèrent doucement la joue, avec hésitation. Le contact irradia dans son cerveau comme une flamme.

« Pas le meurtrier. »

Le soulagement le submergea et l'emmena impitoyablement dans l'obscurité.

Phyllida suivit la ligne de la joue de l'homme tombé, fascinée par la beauté saisissante de son visage. Il ressemblait à un ange déchu – des traits aussi classiques ne pouvaient certainement pas se trouver chez des hommes mortels. Son front était large, son nez patricien, son épaisse chevelure très foncée, d'un noir de zibeline. Ses yeux étaient grands sous des sourcils noirs arqués. Ses paupières ne papillotèrent pas ; l'estomac de Phyllida se serra. Ensuite, elle vit ses lèvres, minces et mobiles, s'apaiser, s'adoucir comme s'il expirait.

« Je vous en prie, je vous en prie, ne mourez pas ! »

Avec frénésie, elle chercha un pouls sur sa gorge, gâchant sa cravate en chemin. Elle faillit s'évanouir de soulagement quand elle découvrit le battement palpitant, régulier et fort.

« Dieu merci ! »

Elle s'affaissa. Sans réfléchir, elle réarrangea sa cravate avec soin, lissant les plis – il était si beau et elle ne l'avait pas tué.

Des roues crissèrent lourdement sur l'allée de gravier. Phyllida se redressa brusquement. Ses yeux s'arrondirent. Le meurtrier ?

Son cerveau paniqué se calma suffisamment pour qu'elle distingue des voix pendant que le véhicule

continuait à rouler autour de la maison. Pas le meurtrier – le personnel du manoir. Elle regarda l'étranger inconscient.

Pour la première fois de sa vie, elle eut de la difficulté à réfléchir. Son cœur battait encore la chamade ; elle se sentait étourdie. Inspirant lentement, elle s'efforça de se concentrer.

Horatio était mort ; elle ne pouvait pas changer cela. En effet, elle ne connaissait rien qui soit pertinent. Son ami était inconscient et il le resterait un moment – elle devrait s'assurer qu'il reçoive de bons soins. C'était le moins qu'elle puisse faire.

Cependant, elle était ici dans le salon de Horatio, en culotte au lieu d'être allongée dans son lit à la Grange avec un mal de tête carabinée. Et elle ne pouvait pas l'expliquer, à moins de révéler la raison de sa présence ici – ses affaires personnelles égarées. Pire, ces affaires ne lui appartenaient pas. Elle ne savait pas exactement pourquoi elles étaient si importantes, pourquoi l'on devrait à tout prix éviter d'en parler, ce qui augmentait la difficulté de cacher leur existence.

Mis à part tout le reste, elle avait juré le secret.

« Fichtre ! »

Elle allait être découverte d'une minute à l'autre. Madame Hemmings, la gouvernante du manoir, devait être en train d'entrer dans la cuisine à l'instant.

« Réfléchis ! »

Et si, au lieu d'attendre ici et de s'empêtrer elle-même dans un bourbier d'explications impossibles, elle partait, rentrait à la maison en coupant par les bois, se changeait et revenait ?

Elle pouvait facilement songer à une course à faire. Elle pouvait être de retour dans dix minutes. Ensuite, elle pourrait s'assurer que l'on découvre le corps de Horatio et superviser les soins administrés à l'étranger.

Cela était un plan raisonnable.

Phyllida se remit péniblement debout. Ses jambes chancelaient ; elle se sentait encore tout étourdie. Elle était sur le point de se détourner quand le chapeau sur la table derrière le corps de Horatio attira son regard.

L'étranger portait-il un chapeau lorsqu'il était entré ? Elle ne l'avait pas remarqué, mais il était si imposant, il avait pu tendre la main en avant et le poser sur la table sans qu'elle le voie.

Les chapeaux des gentlemen affichaient souvent le nom de leur propriétaire brodé sur la bande intérieure. Contournant le corps de Horatio, Phyllida tendit la main vers le chapeau brun…

— Je vais juste monter voir le maître. Surveille ce chaudron, tu veux ?

Phyllida oublia le chapeau. Elle fila à toute vitesse à travers le vestibule, elle sortit par la porte d'entrée, puis elle courut sur la pelouse latérale et plongea dans les massifs.

— Juggs, ouvrez cette porte.

Les mots, prononcés d'un ton que Lucifer associait généralement à sa mère, lui firent brusquement reprendre ses esprits.

— Nan, peux pas, répondit une lourde voix mâle. P't-être pas sage.

— Sage ?

Le ton de la femme avait monté. Après une pause, pendant laquelle Lucifer put presque l'entendre maîtriser sa colère, elle demanda :

— A-t-il repris connaissance au moins un peu depuis que vous l'avez ramené du manoir ?

Donc, il n'était plus au manoir. Où diable était-il ?

— Nan ! Il s'est endormi tout de suite, ça oui.

Il ne dormait pas, mais il aurait tout aussi bien pu. À part l'ouïe, ses sens ne fonctionnaient pas bien – il ne pouvait pas sentir grand-chose au-delà de son mal de tête d'enfer. Il était allongé sur le flanc sur une surface très dure.

L'air était frais et contenait une trace de poussière humide. Il ne pouvait pas lever ses paupières — même un mouvement aussi léger était encore au-delà de ses forces.

Il était impuissant.

— Comment savez-vous qu'il est toujours vivant ?

Le ton impérieux de la femme indiquait sans aucun doute qu'il s'agissait d'une dame.

— Vivant ? Bien sûr qu'il est vivant – pourquoi ne le serait-il pas ? Il s'est évanoui, c'est tout.

— *Évanoui* ? Juggs, vous êtes aubergiste. Combien de temps les hommes évanouis restent-ils évanouis, particulièrement s'ils sont secoués dans une charrette à l'air frais ?

Juggs grogna.

— C'est un gars de la haute ; qui sait combien de temps ils restent sans connaissance ? Y sont faibles du foie, ces gens-là.

— Ils l'ont trouvé affalé à côté du corps de monsieur Welham. Et s'il ne s'était pas évanoui, si on lui avait infligé une blessure ?

— Comment aurait-on pu lui avoir inf… le blesser ?

— Il s'est peut-être battu avec le meurtrier en essayant de secourir monsieur Welham.

— Nan ! Comme ça, nous aurions cet oiseau ici et un autre serait le meurtrier – cela ferait deux personnes arrivant chacune de leur côté de l'extérieur le même jour sans que personne ne voie ni l'un ni l'autre et cela n'arrive pas, c'est tout.

La dame faillit perdre patience.

— *Juggs, ouvrez cette porte !* Et si le gentleman meurt, tout cela parce que vous avez décidé qu'il s'était évanoui quand ce n'est pas le cas du tout ? Nous devons vérifier.

— Il s'est évanoui, j'vous l'dis ; pas une marque sur lui que nous avons pu voir, Thompson ou moi.

Lucifer rassembla tout ce qui lui restait de force. S'il voulait du secours, il allait devoir aider la dame ; il ne voulait pas qu'elle parte défaite, le laissant entre les mains indifférentes de l'aubergiste. Il leva une main – son bras trembla… il obligea sa main à se poser sur sa tête. Il entendit un gémissement, puis il comprit que c'était le sien.

— Voilà ! Vous *voyez* ? dit la dame d'un air triomphant. C'est sa tête qui le fait souffrir – *l'arrière* de sa tête. Pourquoi, s'il s'est simplement évanoui ? Vite, Juggs, ouvrez la porte ! Il y a quelque chose qui ne va pas du tout ici.

Lucifer laissa sa main retomber. S'il l'avait pu, il aurait rugi pour que Juggs ouvre la maudite porte. Bien sûr qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas – le meurtrier l'avait assommé. Que diable s'était-il produit, selon eux ?

— Il s'est peut-être cogné la tête en tombant, grommela Juggs.

Pourquoi diable s'imaginaient-ils qu'il était tombé ? Cependant, le cliquetis des clés chassa

toute pensée de l'esprit de Lucifer. La dame avait gagné ; elle venait à son secours. Un loquet fit un bruit sec et métallique, puis une lourde porte érafla le sol. Des pas rapides traversèrent vivement le sol de pierre en venant vers lui.

Une petite main lui toucha l'épaule. Une présence chaude et doucement féminine se pencha plus près.

— Tout ira bien dans un moment, dit-elle d'un ton lent et apaisant. Laissez-moi seulement vous examiner la tête.

Elle se tenait au-dessus de lui ; ses sens lui étaient suffisamment revenus pour lui indiquer qu'elle n'était pas aussi vieille qu'il l'avait cru. Cette constatation lui donna la force de soulever les paupières, bien que très légèrement.

Elle le vit et elle lui sourit avec encouragement, repoussant la mèche de cheveux qui était tombée sur son front.

La douleur dans sa tête s'évapora. Ouvrant davantage les yeux, Lucifer absorba les détails de son visage. Ce n'était pas une fille, mais elle se qualifiait encore comme jeune femme. Elle était au début de la vingtaine, néanmoins, son visage avait du caractère, plus de force et de détermination flagrante qu'il était habituel pour une personne de son âge. Il le remarqua, mais ce ne fut pas cela qui retint son attention, qui captiva sa sensibilité à l'exclusion de la douleur handicapante dans sa tête.

Ses yeux bruns étaient grands, larges et remplis d'inquiétude – et d'une franche empathie qui l'atteignit au-delà de ses boucliers cyniques – et l'émut. Ces beaux yeux étaient encadrés par un front large

et des sourcils délicatement arqués, par une chevelure sombre, presque aussi noire que la sienne, arborant une coupe courte se courbant autour de sa tête comme un casque luisant. Son nez était droit et son menton pointu, ses lèvres…

La soudaine vague de pensées et d'envies impulsives sensuelles ne cadrait pas bien pour une fois ; Horatio était mort. Il laissa ses paupières retomber.

— Vous vous sentirez mieux immédiatement, promit-elle, une fois que nous vous aurons transporté dans un lit confortable.

Derrière elle, Juggs grogna.

— Ouais ; c'est ce genre de gentleman, je parierais. Un meurtrier en plus de l'autre genre.

Lucifer ignora Juggs. La dame savait qu'il n'était pas un meurtrier et elle avait maintenant l'avantage. Ses doigts se glissèrent dans sa chevelure, tâtant le contour de sa blessure avec précaution. Il se raidit, puis il réprima un gémissement quand elle la sonda délicatement.

Elle repoussa ses cheveux afin que l'air touche sa plaie.

— Vous voyez ? Il a été frappé à l'arrière de la tête avec quelque chose ; une arme quelconque.

Juggs se racla la gorge.

— P't-être qui s'est frappé la tête sur la table dans le salon du manoir quand il s'est évanoui.

— Juggs ! Vous savez aussi bien que moi que cette blessure est trop grave pour cela.

Les yeux fermés, Lucifer respira superficiellement. La douleur le submergeait par vagues écœurantes. De désespoir, il évoqua l'image du visage de la dame, s'efforçant d'y centrer son attention et

de tenir la douleur à distance. Sa gorge était svelte, gracieuse. Cela augurait bien pour le reste de son corps. Elle avait mentionné un lit…

Il interrompit cette ligne de pensées, déconcerté une fois de plus par la direction qu'elle prenait.

— Heu, laissez-moi voir, dit Juggs à contrecœur.

Une main lourde toucha le crâne de Lucifer – sa tête explosa sous la douleur.

— Papa, cet homme est gravement blessé.

La voix de son ange gardien ramena Lucifer parmi les vivants. Il ignorait totalement combien de temps s'était écoulé depuis la dernière fois qu'il s'était trouvé parmi eux.

— Il a été frappé très violemment à l'arrière de la tête. Juggs a vu la blessure, lui aussi.

— Hum.

Des pas plus lourds s'approchèrent.

— C'est exact, Juggs ?

Une nouvelle voix, plus grave, plus cultivée, mais teintée par l'accent du comté local… Lucifer se demanda qui était « papa ».

— Ouais. On dirait qu'il a bel et bien été assommé. Juggs – le balourd – était encore avec eux.

— La blessure est située à l'arrière de la tête, dis-tu ?

— Oui ; ici.

Lucifer sentit les doigts de la dame lui écarter les cheveux.

— Mais n'y touchez pas.

Heureusement, « papa » s'en abstint.

— Elle semble très sensible ; il a repris connaissance un moment, mais il s'est de nouveau évanoui quand Juggs lui a touché la tête.

Nous espérons que cet extrait vous a plu !

L'amour, toujours l'amour

Cynster 6

Stephanie Laurens

J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

DIVA